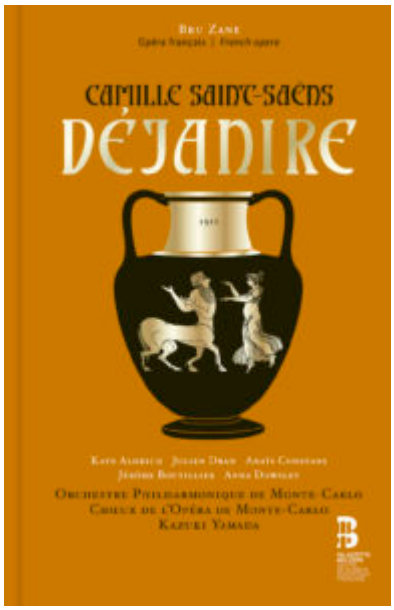
CRITIQUE CD événement. SAINT-SAËNS : Déjanire (1910). Kate Aldrich, Julien Dran, Anaïs Constans, Jérôme Boutillier… Orch. Phil. de Monte Carlo / Kazuki Yamada (2 CD Palazzetto Bru-Zane)

Le génie lyrique de Camille Saint-Saëns se dévoile dans son ultime opéra *Déjanire* de 1910, sommet dramatique inspiré de la mythologie et qui offre à nouveau un sublime portrait féminin. Le Palazzetto Bru Zane, centre de musique romantique française poursuit l'excellence de sa collection « *Opéra français* » en enregistrant pour la première fois la partition intégrale.



Saint-Saëns comme Bach a le génie de la réutilisation pertinente : il y recycle la musique déjà composée en 1898 pour la pièce de Louis Gallet. Il réutilise aussi son poème symphonique « *La jeunesse d'Hercule* » pour la scène finale [Hercule empoisonnée suicidaire] et aussi dans le *Prélude* de l'acte I. Déjanire est cette épouse délaissée par son époux, trop volage, Hercule qui en aime une autre Iole laquelle aime en vérité… le jeune Philoctète.

Fabuleuse antiquité de Saint-Saëns
Le Palazzetto Bru-Zane publie le premier enregistrement intégral de son dernier opéra : *Déjanire*

Aidée de la fausse servante mais vraie magicienne Phénice, Déjanire se venge en remettant à son époux une tunique empoisonnée ; le héros l'endosse, souffre tellement qu'il se jette dans les flammes… Les duos sont d'une vraie puissance

théâtrale digne de la source antique : comme celui de Déjanire / Phénice [fin du I]… Les airs d'Hercule lui préservent une belle épaisseur héroïco-tragique qui se déploie dans l'air « *Viens ô toi dont le clair visage...* » [acte IV]. Comme dans *Samson* ou *Ascanio*, Saint-Saëns qui n'eut jamais le Prix de Rome, affirme son génie dramatique dans une orchestration à la fois nuancée et flamboyante, Straussienne, soulignant les points forts d'une action qui relève du grand opéra [préparation de la robe empoisonnée au III, puis expression de son pouvoir magique fatal au IV…]. Tout cela relève d'une maîtrise remarquable de l'écriture opératique, l'Orchestre vrai grand acteur aux côtés des solistes qui doivent au moins asseoir leur formidable personnalité, à légal de *Samson et Dalila*…

Sur les traces des créateurs en 1910, respectivement Felia Litvinne et Lucien Muratore, pour Déjanire et Hercule, les plus récents Kate Aldrich et Julien Dran affirment ici tous deux d'indiscutables qualités autant vocales que dramatiques. Dans cet enregistrement d'octobre 2022, lors d'un concert donné à l'**Auditorium Rainier III de Monte-Carlo**, **Kate Aldrich** renouvelle la réussite de sa formidable performance dans *Olympie* [de Gaspare Spontini] , cependant que **Julien Dran** possède la tendresse et la tension héroïque propres au mythe herculéen. Son air du IV [sublime épithalame] est d'une indiscutable séduction trouble. Même engagement juste d'**Anaïs Constans** [superbe Iole], de **Jérôme Boutillier** [Un Philoctète de luxe], et d'**Anna Dowley** [très convaincante Phénice].

Ce remarquable enregistrement ressuscite une partition lyrique française à connaître absolument, après les *Pelléas* de Debussy ou *Tosca* de Puccini, la veine opératique de Saint-Saëns au début du siècle s'affirme aussi flamboyante et efficace que les premiers opéra de son contemporain Richard Strauss [*Salomé, Elektra, Ariadne auf Naxos, La femme sans ombre...*]. Voilà qui éclaire – voire clarifie l- e génie de **Camille Saint-Saëns** dans l'aréopage européen, à la veille de la

première guerre. A acquérir d’urgence !

_____

__

CRITIQUE CD événement. SAINT-SAËNS : Déjanire (1910) – Kate Aldrich, Julien Dran, Anaïs Constans, Jérôme Boutillier, Anna Dowley… Orch. Phil. de Monte Carlo. Kazuki Yamada (2 cd Palazzetto Bru-Zane) – Collection « opéra Français », vol. 39 | BZ 1055

PLUS D’INFOS sur le site de l’éditeur PALAZZETTO BRU ZANE (livret téléchargeable gratuitement) : https://bru-zane.com/en/pubblicazione/dejanire/

COMPTE-RENDU, critique, opéra. LIEGE, ORW, le 8 fév 2020. VERDI : Don Carlos, 1866. Kunde, Arrivabeni / di Pralafera

COMPTE-RENDU, critique, opéra. LIEGE, ORW, le 8 fév 2020. VERDI : Don Carlos, 1866. Kunde, Arrivabeni / di Pralafera. La version française de Don Carlos semble faire un retour en force sur les scènes franco-belges, comme en témoignent les spectacles récemment produits à **Paris** (http://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-verdi-don-carlos-le-19-octobre-2017-arte-yoncheva-garance-kaufmann-jordan-warlikowski/), **Lyon** https://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-lyon-festival-verdi-les-17-18-et-21-mars-2018-don-carlos-attila-macbeth-daniele-rustoni-christophe-honore-ivo-van-hove/ et **Anvers** – à chaque fois dans des mises en scènes différentes. Place cette fois à une nouvelle production très attendue de **l'Opéra royal de Wallonie**, qui relève le défi d'une version sans coupures, à l'exception du ballet, telle que présentée par Verdi lors des répétitions parisiennes de 1866. On le sait, avant même la première, l'ouvrage subira un charcutage on ne peut plus discutable afin de réduire sa durée totale (de plus de 3h30 de musique), avant plusieurs remodelages les années suivantes. La découverte de cette version « originelle » a pour avantage de rendre son équilibre à la répartition entre scènes politiques chorales et tourments amoureux individuels, tout en assurant une continuité louable dans l'inspiration musicale. A l'instar de Macbeth, Verdi n'hésita pas, en effet, à réécrire des pans

entiers de l’ouvrage lors des modifications ultérieures, au risque d’un style moins homogène.



L’autre grand atout de cette production est incontestablement l’excellent plateau vocal réuni : le public venu en nombre ne s’y est pas trompé, entrainant une « ambiance des grands soirs », à l’excitation palpable. Très ému par l’accueil enthousiaste de l’assistance, **Gregory Kunde** n’aura pas déçu les attentes, et ce malgré d’infimes difficultés pour tenir une épaisseur de ligne dans les déclamations pianissimo au I. Pour autant, en dehors de ce timbre nécessairement abimé avec les années, le ténor américain nous empoigne tout du long par la maîtrise de ses phrasés, où chaque syllabe semble vibrer d’une vitalité intérieure au service du drame. Son expression

se fait plus encore déchirante lorsqu'elle est déployée en pleine voix, là où Kunde impressionne par une aisance technique digne de cet artiste parmi les plus grands. La longue ovation reçue en fin de représentation est à la hauteur de l'engagement soutenu tout du long, sans marque de fatigue. En comparaison, on aimerait qu'**Ildebrando d'Arcangelo** fende l'armure en plusieurs endroits afin de dépasser son tempérament parfois trop placide – même si l'on pourra noter que cette réserve reste en phase avec les ambiguïtés de son rôle. Quoi qu'il en soit, autant la majesté dans les phrasés, que la résonance dans les graves superbement projetés, sont un régal de tous les instants.

A ses côtés, le wallon **Lionel Lhote** triomphe dans son rôle de Rodrigo, à force de solidité dans la ligne et de conviction dans l'incarnation. A peine lui reprochera-t-on une émission trop appuyée dans le médium, au détriment de la pureté de la prononciation. Belle prestation également du Grand inquisiteur de **Roberto Scandiuzzi**, qui compense un léger manque de profondeur dans les graves par une présence magnifique de noirceur.

Les femmes assurent bien leur partie, au premier rang desquelles la touchante **Yolanda Auyanet**, toujours très juste dans chacune de ses interventions, d'une belle rondeur hormis dans quelques aigus tendus. L'Eboli de **Kate Aldrich** a moins d'impact vocal mais assure l'essentiel sur toute la tessiture, tandis que les seconds rôles superlatifs (magnifiques **Caroline de Mahieu** et **Maxime Melnik)** donnent beaucoup de satisfaction.

Si les choeurs montrent quelques hésitations dans la cohésion au I, ils se rattrapent bien par la suite, de même que le tonitruant **Paolo Arrivabeni**, un peu raide au début avant de séduire par l'exaltation des verticalités et son sens affirmé de la conduite narrative. La mise en scène illustrative de **Stefano Mazzonis di Pralafera** n'évite pas un certain statisme par endroits, mais séduit par son sens méticuleux du détail historique, parfaitement rendu par l'éclat de la scénographie

et des costumes. Un grand spectacle logiquement applaudi par le chaleureux public liégeois, sous le regard goguenard de Wagner (représenté sur le plafond de l’Opéra en 1903, avec d’autres illustres compositeurs).



COMPTE-RENDU, critique, opéra. LIEGE, Opéra royal de Wallonie, le 8 février 2020. Verdi : Don Carlos. Ildebrando D’Arcangelo

(Philippe II), Gregory Kunde (Don Carlos), Yolanda Auyanet (Elisabeth de Valois), Kate Aldrich (La Princesse Eboli), Lionel Lhote (Rodrigue), Roberto Scandiuzzi (Le Grand Inquisiteur). Orchestre & Chœurs de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège, Paolo Arrivabeni (direction musicale) / Stefano Mazzonis di Pralafera (mise en scène). **A l'affiche de l'Opéra royal de Wallonie, à Liège, du 30 janvier au 14 février 2020**. Photo : Opéra Royal de Wallonie – Liège.